

THEO HAKOLA

Idaho Babylone

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Yoann Gentric



actes noirs
ACTES SUD

“ACTES NOIRS”

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Metteur en scène originaire de Spokane, dans l'État de Washington, Peter Fellenberg réside en France depuis plus de trente ans. Alors qu'il est sur le point de monter une nouvelle pièce de théâtre dont le rôle principal sera tenu par une célèbre actrice de cinéma, sa sœur Marnie l'appelle des États-Unis, affolée : sa fille aînée, Macie, vient de disparaître lors d'un camp de vacances organisé par l'Église, dont l'adolescente a récemment embrassé un peu trop ardemment les principes... À moins qu'elle ne se soit enfuie avec un certain Brandon, neveu d'un suprémaciste blanc notoire de l'Idaho voisin ?

Si Marnie fait appel à ce frère qu'un sombre chapitre du roman familial a définitivement éloigné de ses origines, c'est que Peter a été le grand ami d'enfance de Tom Palm, pasteur, précisément, de l'église évangéliste dont la jeune fille est une prosélyte.

Secrètement tarauté par un désir confus de renouer avec son pays, Peter saisit cette occasion de retrouver Spokane et va tenter d'arracher Macie aux griffes d'un destin qui menace les enfants d'une Amérique victime de tous ses aveuglements.

Avec ce roman cinématographique mené tambour battant et peuplé de personnages aussi singuliers qu'affirmés, Theo Hakola offre, entre gravité et humour, un éclairage troublant sur la capacité des racines originelles à venir percuter les aspirations à la création et à la quête d'altérité.

THEO HAKOLA

Né à Spokane, dans l'État de Washington, installé en France depuis 1978, Theo Hakola est l'auteur de quatre romans. Fondateur des groupes Passion Fodder et Orchestre rouge, homme de radio, réalisateur artistique de plusieurs disques, dont le premier album de Noir Désir, cet artiste aux multiples facettes travaille également pour le théâtre et adapte régulièrement ses écrits à la scène.

DU MÊME AUTEUR

LA ROUTE DU SANG, Serpent à plumes, 2001.

LA VALSE DES AFFLUENTS, Serpent à plumes, 2003.

LE SANG DES ÂMES, Intervalles, 2008.

RAKIA, Intervalles, 2011

Photographie de couverture : © DanBrandenburg / Getty images

© ACTES SUD, 2016
ISBN 978-2-330-06944-5

THEO HAKOLA

Idaho Babylone

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Yoann Gentric

ACTES SUD

I

LA PRÉSENTATION DE LA SAISON

Peter Fellenberg. Fonçait tout droit vers le plus grand désastre de sa vie professionnelle. Devait la présence de sa pièce dans la saison du Stendhal à celle de Ninon Arnau à l’affiche. Devait la contribution décisive du Stendhal au financement de cette pièce à la même Ninon Arnau. S’était cassé le dos et avait vendu son âme pour que *La Ballade de Carson Clay* voie le jour, et, maintenant que l’argent était enfin là et que cinq théâtres s’étaient engagés à la présenter, peinait à ne pas se dire que c’était trop beau pour être vrai. Était d’ailleurs en train de répéter cette même expression à l’administratrice de sa compagnie, qui lui téléphonait pour l’informer que “de sérieux doutes” pesaient sur la participation de Ninon Arnau à la pièce maintenant qu’on lui avait proposé “le rôle de sa vie” dans un film dont les dates de tournage étaient en conflit direct avec leur calendrier.

“Je vais mourir, Dodo. Il n’y a qu’une seule issue possible à cette souffrance – ma mort.

— Ça t’apprendra à courir après des stars de cinéma, lui dit Dorothée de Paris.

— Je sais”, soupira Peter à Grenoble. Il savait.

“Les stars de cinéma ne font pas bon ménage avec ce genre de théâtre”, dit Dorothée. Et pourtant *ce genre de théâtre* – public, subventionné – continuait à s’exposer à toutes sortes de contretemps en s’obstinant à courtiser de grands noms du cinéma.

“Ouais, ouais, ouais, sauf que je n’en serais pas là sans elle.

— Et elle n’en serait pas là sans toi!

— Faux... Je dirais même qu’elle aurait pu aller plus loin si elle ne s’était pas mis en tête de chanter, mais moi sans elle?

Je ne serais pas sur le point de monter sur scène pour présenter la pièce censée être *le clou* de la nouvelle saison.” Dorothee parut rester sans voix à l’énoncé de cette terrible vérité. “Dodo ?

— Quoi ?

— J’ai cru que t’avais raccroché.

— Non, j’étais juste...

— Oh, Dodo, je viens de voir le programme – il est sorti de chez l’imprimeur hier. Devine un peu qui est en couverture ?

— Madame, évidemment. Chier... Mais tu ne lui as pas encore parlé. Pour l’instant, rien n’est officiel.

— Et ?

— Il faut que tu l’appelles immédiatement, Peter.

— Ouais...

— *Immédiatement !*

— Je sais.

— Je ne plaisante pas. Il faut qu’elle mesure toutes les conséquences.

— Oh, Dodo... La putain de couverture du putain de programme !

— Ça va, j’ai compris, on est morts.

— *Je suis mort. C’est moi* qui m’apprête à expliquer à une salle comble que notre spectacle est une pure merveille. Des chansons qui tuent, des textes qui tuent, des acteurs qui tuent, mais ah, au fait, la star qui fait la couverture du programme qu’on vous a distribué, elle est juste là pour vous aguicher.

— C’est ça, il faut que tu prennes la chose à la légère ! Il faut absolument que tu tournes ça à la blague, comme si ça ne changeait rien, puis tu parles des sept autres comédiens et des musiciens.

— *Oh, Jesus Christ*”, gémit Peter. Passant à l’anglais.

“*Yes, Jesus Christ*, renchérit Dorothee. Où est ce petit merdeux quand on a besoin de lui pour nous sauver ?

— Quel petit merdeux ?

— *Jesus Christ !*”

Elle ne chantait pas très bien, ne chanterait jamais très bien, mais Ninon Arnau avait besoin de chanter. Elle avait une voix,

le savait, savait que ça lui avait bien servi sur scène et à l'écran et rêvait qu'on l'enrobe de musique, mais Ninon Arnau ne chantait pas très bien.

Elle était d'une beauté tout sauf classique, avec un nez proéminent, des yeux de basset et une bouche juste assez sensuelle pour faire carrière dans le cinéma français – une combinaison nourrie aux deux rives de la Méditerranée, une composition mêlant sa double ascendance, hébreue et catalane. Comme sa beauté atypique l'aurait probablement privée de tout espoir sérieux à Hollywood, elle avait de la chance d'être née dans un pays prêt à lui accorder une scène où donner libre cours à ses talents. En insistant bien, on aurait pu lui faire déplorer son menton trop petit, son front trop grand, ses canines supérieures peu discrètes et la pilosité plus dense que la moyenne dont la nature l'avait gratifiée, mais quiconque avait rencontré Ninon Arnau d'un peu près ne pouvait se la figurer autrement que bien dans sa peau. Une partie de cette assurance s'expliquait probablement par son intelligence et son éducation, manifestes, mais son postérieur, à la forme, à la présence parfaites, y était certainement aussi pour quelque chose. Ninon Arnau avait des fesses comme Jane Russell avait eu des seins. Rarement commentées sur la place publique, elles passaient tout aussi rarement inaperçues, et elle n'avait aucun scrupule à afficher cet attribut particulier.

Et puis il y avait cette voix – “un grondement lascif, pour reprendre les mots d'un critique de *Libération*, un ronronnement de l'ordre du *cante jondo* qui vous réchauffe comme une étreinte”. Il fallait ne pas avoir d'oreilles pour rester indifférent à sa voix lorsqu'elle se mettait à en jouer, et elle en jouait aussi naturellement qu'elle respirait... sauf lorsqu'il était question de musique.

Peut-être avait-elle enfin découvert un talent dont le Créateur l'avait privée et trouvé ça intolérable. Quoi qu'il en soit, Ninon avait besoin de chanter et de chanter avec succès. Qu'elle n'ait jamais vraiment apprécié le rock and roll importait peu – c'était la forme d'art qu'elle voulait pratiquer. La plus grande entrave à cette aspiration était son sens du rythme – Ninon en était dépourvue. En travaillant, elle pouvait plus ou moins apprendre

comment sortir les notes justes mais jamais *quand*. Peter avait lui-même essayé de chanter dans un groupe, et échoué, mais son problème à lui, c'était la justesse – il n'avait pas d'oreille. Comme il prenait le sens du tempo pour une capacité innée et l'entretenait lui-même depuis l'âge de cinq ans, lorsqu'une addiction pour les musiques rythmées s'était emparée de lui, il était bien en peine de comprendre cette lacune chez autrui, et plus encore d'y remédier. La plupart de ses voix, Ninon les avait enregistrées avec Peter à côté d'elle pour lui donner le top. Sur scène – car Ninon éprouvait également le besoin de chanter en public –, elle s'en sortait surtout grâce à une application acharnée, à une mémorisation pavlovienne et aux signes discrets de ses musiciens. Il en irait de même dans la pièce de Peter. Il mesurait les risques et, surtout, le temps qu'il allait devoir passer à mettre les chansons de Ninon au point, mais il savait que monter une pièce avec cette femme à la tête de la troupe non seulement lui permettrait de voir le jour, mais que, le soir de la première, cette femme ferait le succès du spectacle. Car de toutes les actrices vivantes, Ninon Arnau était sa préférée.

Bien sûr, il y avait d'autres problèmes dont on l'avait copieusement averti : Ninon était *difficile*. *Compliquée*. Ninon réagissait mal aux critiques. Ninon faisait des scènes, déversant son trop-plein d'émotions et passant ses frustrations sur les subalternes. Ninon avait déjà craché sur un éclairagiste et menacé un producteur avec un couteau à la table du dîner. Peter savait que la diriger allait lui demander toute la patience et l'endurance psychologique dont il était capable, mais se disait qu'ayant tenu tout un mois avec elle dans un studio d'enregistrement, il parviendrait sûrement à en faire autant sur les planches. Et puis il y avait encore autre chose, un motif de nervosité supplémentaire que même Dorothée ignorait : lui et Ninon étaient amants occasionnels, et ce depuis le tout premier album qu'ils avaient enregistré ensemble.

“C'est sûrement mieux que de me faire cracher dessus, avait-il dit après leur premier accouplement.

— Qu'est-ce que tu racontes ? avait-elle demandé.

— On dit que tu craches sur les gens avec qui tu travailles.

— Qui ça, on ?

— Les gens. Je n'en dirai pas davantage.

— Eh bien, les gens sont des imbéciles, et je n'ai pas le souvenir d'avoir craché sur quiconque, à moins que..." Elle fouillait dans ses souvenirs. "Pas craché, mais... un jour, j'ai balancé un verre de brouilly à la figure d'un type de chez Gaumont.

— Pourquoi?

— Parce qu'il était stupide, tiens. Et moi aussi parfois.

— Ou t'es peut-être juste une star de cinéma.

— Chéri, il n'est pas encore trop tard pour que je te crache dessus."

À l'époque, Peter ne savait quoi penser. À l'époque, en résidence dans un studio au milieu de la campagne anglaise, ils étaient convenus qu'ils vivaient la meilleure relation sexuelle de l'histoire, et, au cours des trois années suivantes, ils avaient tenté de retrouver la battante alchimie qui les avait unis dans le Surrey. Ils avaient tenté et ils avaient échoué, mais pas assez franchement pour couper court à leurs tentatives. Après le Surrey, Ninon avait mis fin à une liaison prolongée pour entamer une nouvelle, il était donc nécessaire que la leur reste secrète et, au bout d'un moment, réussir le coup sans se faire démasquer avait pris le pas sur une quelconque quête d'alchimie. Toutefois, il leur avait semblé plus sage de décréter un moratoire sur leurs moments d'intimité partagée pendant la durée des répétitions. Pour Peter, tout ça avait des airs de début de la fin, mais il s'était dit que le moment n'était pas si mal choisi pour mettre un terme à une liaison qui ne pouvait de toute façon pas durer.

"Ne confonds pas théâtre et studio d'enregistrement, l'avait averti Dorothée. Le théâtre, c'est son royaume. Tu verras, dès qu'elle aura mis le pied sur le plateau, cette bonne vieille Princesse de Monfessier te donnera du fil à retordre." Elle n'avait pas tort, mais maintenant, tout ce qu'elle voulait savoir, c'était si la question allait se poser. Maintenant elle disait à Peter qu'il devait parler à Ninon. *Immédiatement*. Même s'il savait que c'était vrai, il continuait à différer l'appel... quand son téléphone se remit à vibrer.

Il répondit sans regarder qui c'était ; il ne pouvait recevoir pire nouvelle que celle qu'il venait d'avoir ni tomber sur pire correspondant que celle qu'il s'apprêtait à appeler. Il mit un temps avant de réaliser que son interlocutrice s'exprimait en anglais.

“Peter! Il faut que tu viennes et que tu me conduises dans l'Idaho!

— ... maman?

— Peter? Tu m'écoutes?

— Je n'en reviens pas. Je veux dire, je peux pas te parler maintenant, mais alors vraiment pas. Je vais devoir te rappeler demain.

— Ce que t'as l'air étranger quand tu parles! Tu es encore en France?

— Évidemment. C'est là que tu m'appelles, non? Comment as-tu eu ce numéro?

— Comment ça, *comment j'ai eu ce numéro*? Pourquoi j'aurais pas le droit de l'avoir?”

Sa petite sœur Marnie avait dû le lui donner. Marnie était le seul lien qu'il entretenait encore avec sa ville natale – il l'appelait tous les ans pour son anniversaire. Le lien était ténu mais lui fournissait toujours un bon bulletin d'information annuel sur la famille. Grâce à Marnie, il savait que leur mère n'avait toujours pas vendu la maison dans laquelle ses cinq enfants avaient grandi et que, même si le bien se dépréciait chaque jour un peu plus, elle refusait de laisser quiconque y toucher – même Henry, l'entrepreneur en bâtiment et mari séparé de Marnie, que sa mère adorait, et qui lui avait pourtant proposé d'inverser ce processus en restaurant la maison pour la vendre.

“Maman...

— Il est tout bonnement impossible de te joindre. Je ne sais pas ce qui se passe chez cette compagnie de téléphone, mais c'est pas croyable le bazar que c'est de nos jours! J'ai plein de minutes pour les appels longue distance, mais je ne peux même pas les utiliser parce que... à la fin j'ai dû demander à une standardiste de passer l'appel, mais elle n'était pas très aimable avec moi.

— OK, maman, mais... je te rappelle demain, d'accord? J'ai un problème au travail, là.

— Quel travail? Quel problème?

— Mon travail. Je travaille au théâtre, et il faut vraiment que je...

— *Au théâtre?* Oh, mais c'est merveilleux! J'ai toujours dit que tu devrais monter sur les planches, toi qui aimais tant ça. Tu te souviens du costume que je t'avais fait pour *Raiponce*? Je n'oublierai jamais la critique que tu avais eue dans...

— C'était *Le Nain Tracassin*, maman. Je jouais...

— Marnie ne t'a pas appelé ou quoi?

— Pourquoi Marnie m'app...

— Grand Dieu, Peter, les Gitans ont enlevé Marcy!

— Marcy?

— Ta nièce!

— *Macie*, maman. Tu veux dire *Macie*.

— Son prénom, on s'en fiche! Les Gitans l'ont enlevée et n'arrêtent pas d'appeler pour demander de l'argent, alors il faut qu'on aille dans l'Idaho – c'est là qu'ils l'ont emmenée. On peut prendre ma voiture.

— Maman! Il faut vraiment que je raccroche parce que le ciel est en train de me tomber sur la tête, là, mais je t'appellerai demain quand je serai rentré à Paris, promis, et tu me raconteras toute l'affaire.

— Mais je ne... Comment ça *rentré à Paris*? Je croyais...

— Je suis à Grenoble.

— *Grenoble?* Mais qu'est-ce que tu racontes?

— Je t'appelle demain. Faut que j'y aille. *Bye!*"

À peine avait-il coupé la liaison avec les États-Unis que le téléphone se remit à vibrer. "Oh, pitié", grommela-t-il, avant de constater que ce n'était pas sa mère et d'opter pour la touche verte.

"Tu. Vas. Me. Tuer, dit-il à Ninon.

— Tout doux, Pete." Ninon était la seule personne en France à appeler Peter *Pete*.

"Tu veux dire que ce n'est pas le cas?" Pendant un bref instant béni, il crut qu'elle appelait pour lui dire qu'elle ne s'apprêtait pas à le tuer.

“Non, je ne... OK, c’est peut-être en partie vrai, mais ce n’est pas moi, c’est le destin, Pete. La vie! La mécanique céleste!

— La méca-nique-ton-ami, voilà ce que c’est. Y a pas de vie là-dedans, ma vieille. Ton agent a appelé Dorothée. Dorothée m’a appelé. Et maintenant je vais me tirer une balle dans le cœur.

— Attends.

— Attends toi-même, et dis-moi qui diable t’offre le rôle de ta vie.

— Mike Nichols.

— Tu plaisantes?

— Je ne plaisante pas.

— Il est toujours en vie?

— Je confirme.

— Et il fait toujours des films?

— Affirmatif.

— Dodo a dit que c’était un premier rôle.

— *Le premier rôle féminin.*

— Diantre... Et ils ne peuvent vraiment pas modifier le planning?

— Ils disent que non, ni pour moi ni pour une pièce de théâtre française. Ils ont une *big star* sur le coup pour le premier rôle masculin et les dates ont été bloquées pour lui. Ils disent que c’est à prendre ou à laisser.

— Et toi, tu dis quoi?

— Moi je dis que je *devrais* accepter, mais je ferai ce que tu me demanderas de faire.

— Tu es pourrie jusqu’à l’os!

— Je suis sérieuse, Pete.

— Je sais, c’est bien pourquoi tu es pourrie jusqu’à l’os. Tu es en train de dire que je peux te demander de refuser le rôle de ta vie et que tu le feras... après quoi tu me haïras pour le restant de tes jours.

— ...

— Enfin, en l’état actuel des choses, c’est moi qui te hais, poursuit Peter. Que préfères-tu, que je te haïsse ou que tu me haïsses?

— Euh... que tu me haïsses?”

Il entendait un sourire dans sa voix. “Tu me tues, dit-il.

— Écoute, Pete, dis-moi que je me dois d’honorer notre contrat oral – il n’y a encore rien d’écrit, tu sais – et je le ferai. Je dirai adieu à ma première chance de tourner dans un vrai film hollywoodien, et ils appelleront Penélope Cruz.

— Tu sais que je ne peux pas te dire de faire ça.

— Oui, je crois le savoir. Et puisque ça signifie que le moratoire sur notre liaison touche à sa fin, ta générosité sera naturellement récompensée par une fellation.

— Je n’en reviens pas – tu te crois toujours drôle. Et nous savons tous deux que la fellation est probable dans tous les cas. Nous savons tous deux que tu aimes ça plus que moi.

— Oh là là, y en a un qui a la grosse tête aujourd’hui.

— Ninon, ne compte pas sur moi pour rire. Je te hais. Je te hais vraiment. Tu sais où je suis en ce moment? Je suis dans un théâtre grenoblois, un théâtre en train de se remplir pour la présentation de la saison et je serai bientôt sur la scène en train de me ridiculiser.

— Je suis désolée, mon chéri.”

Il entendait à sa voix qu’elle l’était vraiment, mais... “Hé, tu vas toucher un cachet hollywoodien. Tu pourrais peut-être nous allonger quelques centaines de mille pour compenser le manque à gagner auquel nous allons devoir faire face quand les théâtres vont commencer à se retirer parce que nous n’avons pas notre conne de star.

— Je pourrais.

— Et puis il y a le programme. T’es sur la couverture, et tu sais pourquoi? Parce que je leur ai dit que tu faisais la pièce, et tu sais pourquoi? Parce que *tu* m’as dit que tu faisais la pièce! Tu pourrais financer la réimpression.

— Je pourrais.” Elle pourrait, mais elle ne le ferait pas, parce que c’était du théâtre public – le contribuable français financerait la réimpression du programme.

“Je... suis... un... homme mort”, dit Peter.

Selon toute apparence, la directrice sortante du Stendhal, Leila Ravani, n’aimait guère Peter, n’aimait guère l’idée de voir

la pièce de Peter dans son théâtre et haïssait la présence de la star de Peter sur la couverture de son programme. Toutefois, c'était le nouveau directeur – Jean-Yves Wiener, un homme qui, comme Peter, avait vingt bonnes années de plus que Ravani – qui avait défendu *La Ballade de Carson Clay*, et bien que Ravani ne soit pas parvenue à contrecarrer les projets de son remplaçant, elle continuait, à grand bruit, à déplorer certains de ses choix.

La première fois qu'ils s'étaient rencontrés, Ravani avait confié à Peter qu'elle avait horreur des Américains qui se comportaient "comme si le monde leur devait d'avoir la belle vie".

"Et les Américains qui détestent l'Amérique? avait-il demandé.

— Vous ne pouvez pas détester l'Amérique, avait-elle répondu. Vous êtes américain. Croyez-vous que je déteste l'Iran? On ne peut pas détester ce qu'on *est*... à moins d'être parfaitement fou. Êtes-vous parfaitement fou, monsieur Peter?

— À vrai dire, je ne déteste pas l'Amérique, avait-il répondu.

— Très bien. Peut-être n'êtes-vous donc pas parfaitement fou."

La famille de Ravani avait fui la République islamique – son histoire comprenait un chapitre franchissement-des-montagnes-du-Kurdistan-à-dos-d'âne – et avait été ballottée d'un coin à l'autre de l'Europe avant de s'installer en France quand Leila avait dix ans. Diplômée de l'école du théâtre national de Strasbourg et parlant couramment cinq langues, elle s'était fait un nom dans la mise en scène grâce à un trio de pièces de Tchekhov qu'elle avait retraduites elle-même, avant d'être nommée directrice du Stendhal à l'âge de vingt-neuf ans. Aujourd'hui, après cinq ans à Grenoble, les zotorités en place jugeaient bon de placer cette enfant prodige à la tête du somptueux théâtre de l'Odéon, à Paris.

La présentation se passa aussi mal que Peter l'avait imaginé, peut-être même plus mal, car il avait oublié de prendre en compte la présence toujours dynamique de la directrice sortante du Stendhal dans sa vision du désastre. Ce n'était pas tant de dédain dont elle avait fait montre sur le plateau que de jubilation. La gorge nouée alors qu'il se débattait pour défendre

un projet dangereusement proche de l'effondrement depuis la soudaine sécession de sa pierre angulaire, Peter avait par deux fois entendu le rire sonore de Ravani. Il essayait de tourner les choses en dérision, mais ce n'était pas les passages comiques de son propos qui avaient suscité les gloussements de cette femme, et, manifestement dérouté par ces signaux contradictoires, le public ne s'était pas joint aux rires de la directrice sortante et n'avait que mollement applaudi lorsque Peter avait quitté le pupitre et qu'une Ravani rayonnante s'était emparée du micro pour passer à la suite. "C'est du *théâtre* que nous faisons ici, mesdames et messieurs, avait-elle déclaré, et, que diable, aucune actrice ne saurait faire le théâtre à elle seule!"

Si seulement, songea Peter en se laissant choir à sa place dans le croissant de chaises disposées autour du pupitre. *Si seulement.*

"Ils font comme si rien n'avait changé, raconta-t-il à Dorothée tout en sirotant sa deuxième coupe de champagne, comme s'il nous suffisait de la remplacer. Et Ravani fait comme si c'était la meilleure chose qui aurait pu se produire.

— C'est bon signe, non ?

— Ce n'est plus son budget qui est en jeu, donc... Je ne sais pas. C'est une hyène. On ne sait jamais quand elle va rire, ni pourquoi, mais quand elle rit, ça fait mal, comme si elle éternuait des bouts de verre.

— C'est une déjantée, Peter, tout le monde le sait.

— En tout cas, y a quelqu'un qui l'aime bien là-haut.

— Y a plein de gens qui l'aiment bien là-haut, et ils veulent tous pouvoir dire un jour que si elle est devenue ci ou ça, c'est grâce à eux.

— Elle et moi on est super-potes, tout à coup.

— Tu vois? Tout compte fait, tu ne vas pas mourir et tu es copain avec une future ministre de la Culture... Pauvre Wiener, il aimerait sûrement pouvoir lâcher la pièce maintenant, mais c'est impossible. Le vrai problème va se poser avec les autres théâtres – nous n'avons encore rien signé.

— Je crois que j'aimerais que tout le monde lâche la pièce maintenant.

— Tais-toi donc!

— Je suis fatigué.

— Ah, c'est ça? Je croyais que t'étais bourré.

— Pas encore.

— En tout cas, ne rate pas ton train demain. J'ai obtenu un déjeuner avec l'agent de la Princesse. Il est censé nous aider à trouver quelqu'un d'autre, une autre star au derrière dynamique. Je crois que c'est elle qui l'y a obligé. Elle ne te l'a pas dit quand vous vous êtes parlé?

— Quand nous nous sommes parlé, elle n'avait soi-disant rien décidé... Dieu que je suis fatigué.

— Mange. Tu as quelque chose à manger, là-bas?

— Bien sûr, toutes sortes de mignardises." Peter était en fait en train d'essayer de manger, de boire et de parler en même temps, ce qui n'était pas très concluant.

"Eh bien, range ton téléphone, et écoute, tout n'est pas perdu. Dis-toi que vu l'âge de Mike Nichols, les statistiques sont de notre côté – il peut passer l'arme à gauche du jour au lendemain!

— Tu as déjà vu *Le Lauréat*?

— Nan.

— Ou *Qui a peur de Virginia Woolf*? Bon sang, comment pourrait-elle ne pas dire oui à Mike Nichols?"

Au bout de la quatrième coupe de bulles, le monde parut un peu moins sombre à Peter Fellenberg. À ce reflux de l'adversité s'ajoutait désormais une Leila Ravani nouvelle formule, améliorée, qui jugea bon de lui dire qu'elle n'éprouvait en fait aucune antipathie à son égard ; elle s'apercevait qu'il était un être humain avant tout, qu'il pouvait lui arriver des malheurs comme à tout être humain, et qu'au fond, ce n'était pas sa faute s'il était né aux États-Unis. "Ça alors, merci", dit Peter. Ravani fit un signe de tête – de rien, vraiment, lui signifiait-elle – et lui tendit une assiette croulante de petits fours. Au rayon nourriture, il avait ce qu'il lui fallait, lui dit-il ; la seule chose dont il aurait vraiment besoin, c'était d'une "troisième main". Les yeux gris océan vides de la directrice – fidèles reflets

de ses cheveux qui se teintaient prématurément d'argent – lui dirent qu'elle ne comprenait pas où il voulait en venir, qu'il racontait n'importe quoi, qu'elle esquivait d'instinct tout effort de sa part pour la faire rire... Cependant, Peter, désormais ravi d'encaisser tous les coups qu'on pourrait lui donner, resta imperméable au regard de Ravani et stoïque devant sa résistance. “Trois mains, expliqua-t-il, pour mieux jongler entre le boire, le manger, les gens et...” – son téléphone se remit à vibrer dans la poche supérieure de sa veste de costume – “... et ce foutu machin. Désolé, patronne, dit-il en sortant le téléphone pour répondre, on m'aime trop aujourd'hui.

— Comment?” demanda une voix masculine d'un certain âge à l'autre bout du fil. Encore un anglophone. “Qu'est-ce que t'as dit?” Un Américain.

“Rien... Qui est à l'appareil?”

— Pete? C'est toi, Pete?

— Peut-être... Qui le demande?

— Pete! C'est Bruce Endahl.” Un homme qu'il n'avait pas vu et dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis des décennies. Le parrain de sa petite sœur. “Ta maman dit que tu ne veux pas aider, mais je lui ai dit que ce n'était pas possible. Je sais que la France, c'est ton truc, et qu'avec tous tes machins politiques, tu penses avoir des combats à mener là-bas en Europe, mais permets-moi de te dire une chose, nous en avons à mener ici aussi. Les jeunes et la drogue, Pete, cette cochonnerie que les gens préparent dans leur cuisine – il y en a partout à Spokane aujourd'hui et ça fout les jetons!

— Bruce?

— C'est qu'on est bouleversés pour Marcie.

— Tu veux dire Macie!

— La fille de Marnie, oui. Après toutes ces histoires avec tes parents et ce pauvre Freddy et ses propres problèmes de drogue, puis Henry et Marnie qui se séparent – je ne sais toujours pas ce qui s'est passé entre eux – on trouve que... enfin c'est pas possible!

— Quoi donc, Bruce?

— Et maintenant la fille de Marnie, Marcie!

— *Macie!* Qu'est-ce qui lui arrive?

— Elle a disparu ! Ils ne savent pas où elle est.
— C'est ma mère qui t'a donné ce numéro ?
— Oui, elle m'a téléphoné pour...
— Et elle t'a dit que Macie avait été kidnappée par les Gitans ?
— Elle m'a parlé d'une histoire de drogue, le genre de drogue que les jeunes font mijoter sur la cuisinière. Tu connais ? Vous avez ça aussi en France ?

— Bruce, je t'arrête. Ma mère, tu sais, elle débloque un peu maintenant. Tu as bien dû le remarquer. Appelle Marnie et essaie d'avoir le fin mot de l'histoire, d'accord ? Tu as son numéro ? Je ne comprends pas vraiment pourquoi tu m'appelles, moi.

— Eh bien, je voulais seulement dire que la famille doit parfois passer en premier, et que ta sœur a vraiment besoin...

— Nom de Dieu, Bruce, l'interrompit Peter. Pardonne-moi mon langage, mais... Appelle ma sœur ! Et quand bien même je pourrais l'aider, que voudrais-tu que je fasse, que je saute dans le prochain avion pour Spokane ?

— Ce serait formidable, ça, Pete !

— Écoute, il faut vraiment que tu appelles Marnie et que tu voies de quoi il retourne, d'accord ? Et de mon côté je vais... je vais... Ehhhh merde !" s'écria Peter au moment où son téléphone, qu'il avait calé entre son épaule et sa mâchoire, se mit à glisser, bientôt suivi par la coupe de champagne qu'il avait laissée échapper en essayant vainement de rattraper l'appareil dans sa chute. Peter fit tomber son téléphone, puis sa coupe, et, jurant en anglais, il fit quelque chose qui ne lui ressemblait pas du tout : il piqua un semblant de crise, jeta par terre les mets délicats que Ravani l'avait forcé à prendre et, d'un grand coup de pied, envoya le tout valser contre le mur. "Désolé, oncle Bruce !" hurla-t-il au portable qui s'était ouvert au contact du parquet et avait craché sa batterie. "Attention tout le monde ! cria-t-il, repassant au français. Débris de verre par ici. Tout le monde garde ses chaussures !"

Ravani, qui avait observé toute la scène avec un intérêt de fauve féroce, l'aida à remonter son téléphone, mais celui-ci refusa de s'allumer. "Je suis un peu surprise de vous voir dans cet état, monsieur Peter", dit-elle. Surprise et enchantée, précisèrent

ses yeux gris. “Peut-être que votre téléphone a simplement bu trop de champagne et qu’il a besoin de cuver. Si vous ne pouvez vraiment pas vous en passer, nous pouvons toujours, vous savez, insérer votre puce dans le mien, si ça peut vous aider.” Elle plissa les yeux pour souligner l’ambiguïté suggestive de cette phrase, ce qui rappela à Peter que la directrice sortante avait un verre à la main depuis qu’ils avaient quitté la scène ensemble, et qu’elle en avait déjà un avant la présentation. C’est alors que les minuscules bulles qui pétillaient dans son cerveau dirigèrent ses pensées vers Ninon – Dieu qu’il aurait aimé la voir à cet instant. Puis vers Dorothee – n’était-elle pas censée le rappeler? Et enfin vers sa petite sœur... Il se pouvait bien qu’il y ait le feu sous cette fumée. Serait-elle la prochaine à appeler? Ou la fumée ne cachait-elle qu’une vieille femme qui criait au loup?

“On n’a qu’à faire ça, cheffe, dit Peter, tentant d’enténébrer son regard et de se faire aussi suggestif que Ravani.

— Faire quoi? demanda la directrice sortante.

— Insérer ma... Insérer ma puce dans le vôtre, comme vous le disiez.

— Quel petit effronté vous faites!

— C’est vous qui avez commencé, madame!

— Commencé quoi?” Son demi-sourire était carrément illícite. “Vous avez une cigarette? demanda-t-elle, pointant sur lui son radar.

— *Primo*, je ne fume pas. *Secundo*, vous êtes en train de me faire marcher. *Tertio*, je suis trop vieux, trop bête et trop américain pour vous, cheffe, d’ailleurs, n’êtes-vous pas censée être lesbienne?

— Oh, monsieur Peter!” La directrice sortante s’autorisa un nouvel éclat de rire aussi perçant qu’inopiné. “Nul ne m’avait dit que vous pouviez être aussi chou!”

Et ainsi de suite jusqu’à ce que Peter soit de retour dans son lit à l’Hôtel d’Angleterre, seul, à voir la pièce tourner autour de lui, sans vraiment savoir comment, au juste, la partie mondaine de sa soirée s’était achevée. De retour dans son lit en ayant, Dieu merci, pris de la distance vis-à-vis de la méchante froissure causée par Ninon et les événements qui s’en étaient

suivis... toutes choses qui lui reviendraient le lendemain matin, comme une ecchymose témoignant d'un coup.

Leila Ravani l'appela sur la ligne de sa chambre à 8 h 20 pour lui dire qu'elle avait toujours la puce de son portable et qu'en l'insérant dans l'un de ses autres téléphones, dans l'idée de le lui faire déposer à l'hôtel par un stagiaire, elle avait accidentellement lu un SMS en anglais. Elle jugeait bon de l'en prévenir car "il se peut que ce soit urgent".

Marnie, songea Peter. "D'accord, vous pouvez me le lire, s'il vous plaît?"

— « Reçu ton... m... s... g... trop tard pour te rappeler hier soir. Ne peux qu'à 17 heures, ça te va? Et je te dédommage? J'apporte champ + ma bouche, tu en fais ce que tu veux. »

— *Oh, Jesus*", maugréa Peter. En anglais.

"Encore du champagne? Mon pauvre, que pouvez-vous bien avoir à fêter cette fois-ci?"

— Rien, maugréa Peter. Moins que rien.

— L'expéditeur est *r... no*, dit-elle.

— Oui, oui... Y en a-t-il d'autres?"

— Oui, quelques autres de *r-no*. Si vous voulez, je peux vous...

— Non! Je les verrai quand j'aurai le téléphone.

— Lâche!

— Vous en avez déjà assez vu.

— Comme vous voudrez. Amusez-vous bien à Paris, mais pas trop! À ce que j'ai pu constater hier soir, l'alcool vous rend maladroit. La maladresse est touchante chez un garçon mais ne vaut rien à un metteur en scène.

— Merci, dit-il, pour le téléphone. Et je vous verrai peut-être à l'Odéon un de ces jours."

Ravani partit d'un rire sonore, violent, qui dura trois secondes, poignard démoniaque lui transperçant l'oreille pour aller lacérer sa gueule de bois. "Rien n'est moins sûr, en tout cas pas si je vous vois en premier!"

"Je suis trop fatigué, Dodo. Fatigué de quémander. Vas-y sans moi.

— Mais tu es vraiment dans le train ?

— Oui, je le jure. On m'a chassé de la ville comme un méchant dans un western. Mais tu n'as qu'à lui dire que j'ai été retenu à Grenoble.

— À Grenoble, où l'absence de Ninon Arnau à l'affiche n'a en rien tempéré l'enthousiasme du Stendhal, c'est bien ça ?

— Voilà. Dis-lui que c'est toujours un rôle en or, et... fais-toi jolie. Nous devons le garder de notre côté, mais nous n'avons qu'à lui dire que je suis un peu difficile, que j'ai d'autres actrices en tête, qui ne font pas partie de son écurie.

— C'est le cas ?

— Non. Je ne sais même pas qui il a d'autre.

— Je lui dirai que tu penses à Jewell pour le rôle.

— C'est ça, et que je compte m'arracher les ongles et m'enfoncer des épingles dans les yeux, aussi.

— Je peux toujours la citer, tu sais, pour qu'ils continuent à penser qu'on joue en première division.

— Elle a presque mon âge. Tu sais que c'est trop vieux pour le rôle, non ?

— Je suis sûre qu'ils n'ont pas lu la pièce, et de toute façon, c'est du théâtre. On peut tricher sur l'âge."

Dans le temps, longtemps, Jewell Stone avait été le grand amour de la vie de Peter. Figure culte de l'underground punk new-yorkais qu'il se trouvait avoir connue au lycée, Jewell avait trouvé refuge à Paris après avoir bousillé sa carrière aux États-Unis, puis renoué avec Peter et joué dans sa première *pièce-à-chansons*, avant de devenir une chanteuse installée. C'était à cause de tout ce qui avait mal tourné lors de ce spectacle monté vingt ans plus tôt – *Zorro ou l'Ivrogne parfait* – que Peter avait juré de ne plus jamais refaire de théâtre. Avant cela, il avait coécrit et mis en scène plusieurs *pièces-à-poèmes* avec sa troupe Le Rouge et le Noir. Il appelait ça du *club-théâtre* – pas de décors, trois ou quatre personnes en scène, chacune un micro à la main – *en rythme et en rime*, avec une certaine dose de prêche politique et parfois un vague fil narratif. Ils avaient joué en première partie de nombreux groupes de rock en France, un peu comme Lenny Bruce chauffait jadis la salle pour des groupes de jazz aux États-Unis, avant que Peter ne

se montre plus ambitieux. C'était probablement aussi à cause de tout ce qui avait mal tourné lors de cette première pièce-à-chansons qu'il avait rompu son serment pour chercher une forme de revanche – le succès – à travers cette nouvelle pièce et, après avoir passé vingt ans dans l'ombre de Jewell, voler de ses propres ailes, comme on le dit en français, et enfanter une création qui soit entièrement sienne.

En fait, c'était sa collaboration aux albums de Jewell – paroles, production et organisation générale – qui avait attiré Ninon Arnau vers lui lorsqu'elle cherchait un réalisateur artistique pour son premier album. Et le duo que Jewell avait interprété avec Ninon – une chanson kitsch de séduction saphique exprimée par des doubles sens outranciers qu'elles avaient exploités à plein dans le vidéoclip – avait contribué à susciter l'attention médiatique nécessaire au succès initial de Ninon.

“Ouais, ouais, ouais, dit-il, je comprends bien, mais ne compte pas sur moi pour appeler Jewell et la prévenir que nous utilisons son nom bien qu'il n'y ait pas l'ombre d'une chance pour que...”

— Non, je dis juste que je pourrais le glisser à un moment comme ça, dans la conversation.”

Peter soupira. “OK, murmura-t-il. Tous les moyens sont bons, n'est-ce pas ?”

— Tu sembles au bout du rouleau, dit Dorothée. Ne meurs pas, mon petit Peter. Nous avons encore besoin de toi.”

Le temps de rentrer chez lui, il avait reçu trois autres messages de Ninon, mais il se trouvait incapable de composer une réponse. Pour ce faire, il lui aurait fallu savoir ce qu'il voulait, or il n'avait pas le ressort et la substance nécessaires pour vouloir quelque chose. C'est pourquoi Ninon Arnau pouvait obtenir de lui tout ce qu'elle souhaitait à 17 heures cette après-midi-là pour peu qu'elle se déplace jusque chez lui. Elle préférait le retrouver sur ce qu'elle qualifiait de *terrain neutre*, prétendant, à tort, que se rejoindre dans un endroit inventé tout exprès pour ce genre de rendez-vous – l'Amour Hotel rue Saint-Denis, par exemple – comportait moins de risques.

Plutôt qu'un hôtel, il s'agissait d'une collection de minuscules chambres à thème – Ninon aimait la "Palais oriental" – à l'étage d'un sex-shop. Vingt-cinq euros l'heure. Ils s'y étaient rendus pour la première fois à une époque où Peter "avait quelqu'un" et craignait qu'un moment d'intimité avec Ninon dans son appartement ne laisse des traces décelables. Elle devait savoir que son appartement était le pari le plus sûr aujourd'hui, mais il imaginait que c'était précisément le risque accru, sans parler du côté légèrement sordide de "l'hôtel", que sa maîtresse occasionnelle recherchait. Aujourd'hui, pourtant, il était incapable de bouger. Aujourd'hui, Ninon devrait se parer de ses lunettes les plus noires, les plus grandes, et se rendre chez lui.

Il n'était qu'une poupée de chiffon. C'est ce qu'il lui dit lorsqu'il ouvrit la porte. Sa poupée de chiffon, dont elle pouvait disposer comme bon lui semblerait, ses voiles, pour peu qu'elle parvienne à les gonfler. C'est ce qu'il lui dit lorsqu'elle tomba dans ses bras. Si elle en venait à manquer de souffle, lui dit-il, plus rien ne les animerait. Il se sentait terriblement diminué, lui dit-il, et se demandait s'il n'avait pas été trop ambitieux avec cette pièce et elle et... tout. Il se demandait si, dans un puéril excès d'immodestie, il ne s'était pas figuré ses reins bien plus solides qu'ils ne l'étaient en réalité, et si, en se retirant de l'orbite de Jewell Stone, il ne s'était pas tout bonnement retiré du monde.

Elle lui dit qu'il se ridiculisait avec ses métaphores et que jouer les mauviettes était malséant. "Cesse donc de geindre, fit-elle, je ne veux pas que tu sois cette personne, il y a déjà longtemps que je voulais te le dire. Tu te plains trop, Peter. Tu devrais vraiment apprendre à t'en sortir sans te plaindre autant." Elle avait apporté un magnum de Dom Ruinart. Elle déclara qu'avec son spleen et sa frustration en ligne de mire, il importait qu'ils vident ensemble cette bouteille au prix exorbitant, et ce sans faire usage de coupes. Ce n'était pas facile ; les bulles tendaient à fuser dans la mauvaise direction à chaque gorgée. Ce n'était pas facile, mais c'était drôle et à la moitié de la bouteille, elle lui avait fait l'amour. Aujourd'hui, Ninon était tout le vent dont leurs voiles avaient besoin et il était impossible, lui dit-elle, qu'elle quitte cet appartement sans avoir possédé

son occupant, car elle sentait maintenant que Peter voulait mettre un terme à cette histoire, elle croyait maintenant que l'oasis vitale qu'ils étaient parvenus à cultiver risquait d'être abandonnée séance tenante. Peter le nia, mais pas aussi bien qu'elle l'aurait voulu. Elle avait besoin de larmes aux yeux, de trémolos dans la voix, d'un soupçon de désespoir... et tout ce qu'elle obtint, ce fut une poupée de chiffon débitant des variations sur le thème du *Je... sais... pas*. Peter disait la vérité ; il ne savait pas. "Hé, mon grand, lui dit-elle, tu viens de faire l'amour à une star de cinéma. Ça n'a pas un effet sur ton estime de soi à la con?"

Elle avait dans la voix une pointe de méchanceté qu'il y avait déjà entendue, mais jamais à son encontre. Non, lui dit-il, à cet instant, ça ne lui était d'aucun secours. Naguère, ça aurait pu, mais à cet instant, il voulait s'affranchir de tout, quitter une vie qui n'était pas celle pour laquelle il était fait, qui était le résultat d'une erreur d'aiguillage. "Tu m'aurais préféré hier soir, ajouta-t-il. J'étais bien plus drôle. Aujourd'hui je ne suis que ça, autrement dit de la merde.

— Tu as couché avec quelqu'un hier soir?" demanda-t-elle. Sans artifice, sans humour – le plus nûment du monde. Elle n'aimait pas cette idée. Vraiment pas. Du tout.

"Je ne crois pas.

— Tu ne crois pas? Putain, Pete, tu n'en es pas sûr?

— Tout devient assez brumeux au bout d'un moment, mais..." Il y avait eu quelque chose de vaguement sexuel tard dans la soirée – il se rappelait que Leila Ravani lui avait dit à un moment qu'il aurait "fait une bonne lesbienne" – mais ce n'était pas à proprement parler *coucher avec quelqu'un*. Il se rappelait aussi avoir profondément regretté que Ninon ne soit pas là – il avait eu envie de lui téléphoner – mais jugeait désormais préférable de ne pas le lui dire. "Je sais que j'étais seul dans ma chambre d'hôtel.

— Bien sûr, dit Ninon. Tout autre aurait été de trop, trop lourd pour tes frêles épaules surchargées.

— Oh Ninon..."

Ninon comprenait qu'elle était l'un des poids dont il souhaitait à présent "s'affranchir" et le lui dit, lui demandant si

son interprétation était la bonne. Lorsqu'il admit qu'elle l'était peut-être, elle déguerpit dès qu'elle fut parvenue à se glisser dans sa petite robe noire.

